

Je le vis venir de très loin, parce que j'étais alors perché fort haut. La clarté de cette journée d'automne laissait porter très loin la vibration de moteurs laissant penser qu'ils avaient perdu toute leurs illusions. J'étais allé m'allonger sur la poutre la plus élevée pour m'approcher du soleil, comme si vingt mètres de moins sur le trajet des rayons augmentaient leur chaleur.

De tout, tout là haut, le bruit de ces mugissements était si agonisant qu'ils m'obligèrent à leur porter intérêt, au point d'avoir à me lever, nu sur ma plus haute branche, et plisser les yeux vers cette chose possiéreuse qui semait des tracts comme on exhale un parfum bon marché, dans l'unique but d'attirer l'attention. Je finis par comprendre que ces camions poussifs, suivis par trois ou quatre gamins qui n'aimaient pas l'école, montaient cette côte qui chaque année était le calvaire des cyclistes qui avaient trop bu la bière avant la course. Au débouché de cette côte, je vis alors nettement les affiches collées à leurs flancs comme un papier colle à vos semelles, avec insistance mais suffisamment arrachées pour que leur battement au vent ne vous permette pas de les oublier. Ecris en lettres tonitruentes, d'une couleur qui avait dû être jaune, je pus lire sur fond rouge, au milieu d'un tas d'étoiles "STAR CIRCUS", avec cette inversion et consonnance anglo saxonne des mots qui supposent le talent. Et puis suivent les caravanes, et puis les piquets, et puis ce que je crois renfermer une cage.

Ce défilé des six camions, si fatigués que leurs pare chocs tombent de sommeil, loin de monter à l'assaut des villages par une abondance de rires, de musique, et de pitreries comme me l'avait gravé l'imagerie populaire, ressemblait plus à ces films d'exode où le poids d'un passé tréballé dans une carriole, toute intimité exposée jusque aux taches sur les matelas, n'est rien comparé au poids de la défaite et de l'humiliation. Car on sentait nettement que ce convoi avait un énorme handicap: Il avait honte. Cette honte, il la trainèrent jusqu'au pied de mon église, sur le terrain vague, propriété des enfants. Ils allaient vivre là, sous mes ogives, pendant près de trois semaines.

J'avais perdu l'habitude des voisins, et ce viol d'une propriété visuelle m'avait d'abord dérangé. J'étais en train de bouder tranquillement les "STARS" quand cette effluve me parvint. Non pas le parfum bon marché, non, mais une odeur de fauve qui précéda un feulement de loup, une odeur qui n'allait pas avec ce râle... C'est cette anomalie qui m'emmena vers eux à la nuit tombante, à cette heure où tous les soirs, ils allumeront les brulôts dans ces bidons verticaux, dont les trous dans la tôle noircie dessinent dans la nuit des étoiles de braise tremblant à l'approche du moindre courant d'air... Les STARS, doucement, commençaient à revivre.

Ils étaient moitié roumains, moitié engageants, moitié talentueux, moitié pauvres et moitié voleurs peut être même. Ils étaient un tas de moitié sauf ELLE, complètement belle au point de mériter ces majuscules... ELLE le tenait en laisse. Mais l'odeur, ~~ce~~ n'était pas lui.

J'aurais dû me douter, me méfier. ELLE le tenait en laisse quand il fit entendre son feulement sinistre: Le loup était déjà jaloux. Comment avait t'il pu deviner, je ne le haïssait pas encore?

Si la veille je connus le loup, ~~ce~~ n'est que le lendemain que sur l'odeur je pus mettre le nom de TAGOR. Ce nom bien fier, laissant deviner une nature intrépide et dédaigneuse, était porté par un lion sans âge, tellement il semblait vieux. Oh! Non pas le poids des ans, mais celui de l'ennui, les rides sont les mêmes. Ses deux mètres de long s'arrangeant mal d'une cage trop petite, l'obligeaient à toucher la paroi du fond toujours au même endroit, transformant, en force, son arrière train en une surface plane, sans poil, et rouillée, à l'image de la plaque de tôle à laquelle il se frotte sans ronronner... j'ai vérifié depuis. Autant j'ai tout de suite aimé ce lion qui n'aurait pu mordre que par tristesse, autant j'ai craint son loup. L'odeur du lion et le feulement du loup représentaient toute son existence. Oh! non pas parce qu'ELLE était dompteuse, car ELLE avait la lucidité de reconnaître que ses talents restaient à la hauteur de l'abnégation du lion, et de l'amour du loup, mais parce que ces deux bêtes étaient un mélange de vieille gloire et de désillusions, de soumission et de fierté, d'agressivité et de fidélité... autant de traits antinomiques que portait cette même femme. Mais je pourrais plutôt dire ces mêmes gens. Car ces deux bêtes, c'était eux, c'étaient les STARS, c'était tout le cirque, que domptait cette femme qu'ils appelaient, sans hasard, patronne, un cirque de huit personnes plus ELLE, plus un loup, plus Tagor, et six camions poussifs derrière lesquels je m'étais caché, la première fois, avant de faire leur connaissance.

La petite grosse, c'était "les sous". Un rouge prometteur lui dessinait la lèvre supérieure, débordant jusqu'à lui entrer dans les narines. Sa poitrine était si forte que les tuniques pailletées aux franges affriolantes tombaient droit à au moins vingt centimètres devant elle, à l'image d'un rideau de scène occultant deux marionnettes opulentes. Elle avait l'oeil malin de la concupiscence, l'intelligence pratique qui fait les bons rentiers, et cette assurance que porte le pas bien riche parmi les plus pauvres: une assurance forcée faisant le même effet amphatique qu'une porte aluminium de banque dans une petite ville de province. Elle tenait donc forcément la caisse, par vocation, et par prudence, se défiant même du gamin qui viendra apporter ses trois sous pour trembler devant Tagor. De toute sa vie, son plus difficile dilemme aura été de choisir si les moins de douze ans devaient bénéficier d'une réduction. De méfiante, elle était devenue suspicieuse à l'égard de tous ceux dont l'âge avoisinait les douze ans. Ces pauvres gamins rentraient la tête dans les épaules, et subissaient l'accusation, n'en comprenant que la culpabilité, face à ce comptoir vers lequel il fallait déjà lever les yeux. Pourtant, l'éclat de rire aigrelet savait ~~pourtant~~ trahir cette bonne nature, qu'avait séduit, un jour, son "bonhomme" comme elle disait.

Ce bonhomme avait su développer en trente ans de mariage cette défense naturelle qu'est effectivement "la bonhomie". D'une apparente indifférence au monde environnant, et surtout au houspillage permanent de sa "bonne femme", comme il disait, il avait su s'habituer à un bruit de fond incessant. Par taquinerie cependant, chaque fois qu'il était question de sous, il répondait: "l'argent ne m'intéresse pas". Alors les yeux de sa femme souriaient quant la bouche invectivait. Il s'éloignait alors satisfait de ce regard posé sur lui, il remontait alors fièrement ce short trop grand que laissaient même tomber les bretelles distendues, un short si large que ses jambes, sortant par ces béances bougeaient seules sans toucher le tissu, rappelant la démarche d'un grand échassier. L'hiver, ses chaussettes étaient montantes... voilà tout, et les plaisanteries allaient bon train quant aux conséquences des courants d'air "à son endroit". Et quant vous demandiez à sa bonne femme ce qu'elle tricotait, elle répondait depuis trente ans: "un slibard".

Ces plaisanteries sans cesse répétées devenaient un jeu au sein de ces neuf personnes, à croire qu'elles les rassurait. C'était bien se connaître que de lancer toujours la même perche aux mêmes répliques. C'était leur gentillesse, leurs égards pour l'autre. Et ce qui m'apparut de prime abord comme un manque de subtilité ou d'imagination

n'était qu'une reconnaissance entre eux, un esprit de famille en quelque sorte, où la plaisanterie n'est que le prétexte à un sourire. Je ne fus d'ailleurs accepté que le jour où, sans effort, je pus lancer les mêmes vanes et recevoir le même sourire ... légèrement plus contrit peut-être. Ce qui semble confirmer ces dires, c'est que lorsqu'un étranger tente les mêmes blagues, il se voit répliquer un regard foudroyant signifiant: "mais de quoi se mêle t'il, celui là". Aussi, mes premières tentatives d'humour furent telles chargées d'appréhension.

Il en est d'ailleurs un avec qui rien ne passe. Ils l'appellent "le gros" et cela semble lui convenir, sans doute encore par esprit de famille. Il fait partie de ces gens qu'un travail musculaire à longueur de journée ne fait gonfler que le ventre. Sa carrure naturelle battie en forme de tonneau lui donne sans doute une propension au remplissage, avec en guise de bouchon un gros nez rond qu'on aurait enfoncé de force au point de le rendre rouge dans un visage de ce fait congestionné par la pression, gonflant surtout au cou comme pour homogénéiser la tête avec le reste du tonneau. Cela ne l'empêche pas de monter à lui seul le petit chapiteau toujours pas ignifugé malgré les consignes de sécurité, et qui avait failli tuer un "client" il y a déjà pas mal de temps. La toile neuve, payée à cette occasion par les assurances, reste dans les caisses avec cette même jalousie qui laissait, jadis, les verres de cristal dans les vitrines sans jamais servir. Je me demande cependant, si ce n'est pas par peur de ces couleurs trop neuves, qui, par contraste, rendrait leurs vies si ternes, si poussiéreuses. D'ailleurs, lorsqu'on estime qu'il faut repeindre, c'est toujours le vert bouteille qui obtient l'unanimité, comme par soucis de camouflage. Est ce la honte que j'avais senti dès le début, où est ce l'humilité?.

Celui qui repeignait, c'était le gros. Celui qui montait la cage, c'était le gros. Celui qui allumait les brulots, c'était le gros. Toujours le gros... Homme de peine, au point d'en faire aux autres, qui cependant en profitent, bien malgré eux, comme par nécessité, presque pour lui faire plaisir; comme pour lui garder sa raison d'être.

La rare fois où l'on peut voir ses yeux briller, c'est lorsqu'il doit recoller des paillettes. Sur les battes du jongleur, autour de la caisse d'entrée, ou sur l'énorme STAR CIRCUS qui vous saute dessus. Est ce la réminiscence des sapins de Noël, qui prônaient au milieu du réfectoire de la pension où ses parents l'avaient définitivement "confié".. c'est ainsi que l'on dit, je crois, non sans un certain humour. Toujours est il, que ses yeux scintillent

lorsqu'il se penche sur son ouvrage, avec une extrême concentration, tirant la langue et soufflant comme un boeuf, enfant de cinq ans devant une grosse difficulté, gêné par sa corpulence pour enfin exulter en regardant ses mains et ses épaules constellées de paillettes collées par la sueur, curieusement émerveillé. Il ne se passera sous le jet qu'une fois la dernière paillette tombée. "Le gros perd ses feuilles" disent ils, et par respect pour ses moments d'éclats, on ne lui demande aucun travail qui eut pu accélérer la chute des feuilles. Il se pavanne alors, lançant mille feux dans le soleil: il aurait tant aimé être un artiste, et aller, lui aussi, dans le rayon des deux projecteurs qui illuminent la piste, monter la cage ou coller des paillettes devant un public ébahit. Quand, par hasard, il croise avant le spectacle un de ces rayons, il reste tétanisé, comme la gazelle dans les phares de voiture, avec un trac terrible. Mais le rayon s'enfuit et le gros va boire un coup, pour se remettre. Je n'ai jamais pu lui dire un mot. Les seules paroles qu'il recoit n'étant pratiquement que des ordres, et mes pensées étant, bien malgré moi empruntées de pitié, et donc de condescendance, nous nous oublions mutuellement. Il est de ces personnes que l'on remarque que lorsqu'elles manquent. Le gros est un décor dont la seule raison d'être, consiste à mettre les acteurs en valeur. L'envers du gros, c'est la bouteille, un envers complètement sou quand tombe la nuit, après avoir allumé les brulots.

Et puis, il y a les autres: les artistes, ceux qui ont quelque chose à montrer, ceux qui savent faire quelque chose, et que l'on vient voir. Curieusement, ma foutue mémoire n'a gardé de ces gens que ce par quoi ils existent. Par exemple, cinq caniches tremblants, lorsqu'il pleut et que l'on oublie de remonter l'abattant du camion qui leur sert de maison. Leurs allures précieuses dues à ces mouvements saccadés qui leur donne sans cesse l'impression de répéter dans leur petite tête poilue le numéro du lendemain, est la fascination du vieux Tagor hypnotisé par ces boules blanches constamment agitées. J'essaie souvent de soutenir leur regard fixe et implorant qu'ils prennent lorsque l'on s'intéresse à eux, la tête légèrement penchée, les oreilles aux aguets, le regard si proche de celui, enjoleur de la prostituée. Soutenir ce regard, c'est succomber ou fuir. Je détourne donc toujours les yeux devant les caniches, et ferme l'abattant du camion.

Et puis, il y a cet enfant qu'une guitare aurait adopté, car à le voir évoluer, je n'ai pu discerner aucun

signe de filiation avec qui que se soit... ou alors avec tous. Mystère que cet enfant dont on se demande qui le garde et pourquoi. Tous les regards à son encontre sont suspicieux, comme s'il était la preuve vivante d'une liaison honteuse dont tous auraient peur d'être en partie responsable. On lui fichait une paix royale, certes, mais une paix tellement royale que ~~•~~ en était louche. Et pour ajouter à l'intrigue, il jouait ^{ce la} de cette guitare comme d'un pouvoir d'hypnose. Vous pourriez le croire habité par la fièvre du flamenco, feu de joie et talons agressif... Vous subissez le cliché, comme moi, au début. Non, il jouait des airs de Torroba, Granados ou Turina, des airs classiques recouvrant plus de concentration que d'exaltation, des airs que Carmen eut écouté assise, plus amoureuse qu'aimée. Il prenait le sérieux d'un adulte pour donner aux adultes les yeux des enfants. Personne n'a pu me dire d'où il tient ses talents, ni même ses partitions dont le vent tourne les pages, trop tôt, toujours trop tôt, avant de les envoyer parfois dans une flaque: provocation facile. Il tenait sa guitare comme on reçoit un cadeau trop gros quant on est trop petit. A la fois fier et embarrassé, pressé d'ouvrir, mais sans savoir s'y prendre. Et lorsqu'il se mettait en position de jouer, pour que le bras trop petit atteigne les cordes, il se penchait comme on se penche sur un balcon juste avant qu'une main ne vous agrippe en disant: "tu vas tomber, mon grand, tu vas tomber"... Mais lui ne passait pas par dessus. Ses petites mains faisaient des prodiges pour réaliser des accords composés pour les grands sans l'avoir consulté. Il avait laissé, finalement, le gros pailleter sa guitare, se qui accentuait les marques d'usure là où frotte la paume, mais aussi le menton qu'il appliquait en s'appliquant. Quelque fois, il tente de chanter, mais c'est inévitablement un duo qu'il déclenche, mélangeant sa voie charmeuse avec les hurlements du loup. J'ai toujours soupçonné ce loup de le faire exprès, afin de ne pas laisser la voie cajoleuse du gamin émouvoir sa maitresse. Plus que des soupçons, j'en ai la certitude: Je hais ce loup.